

Papiers bavards

Editions Albin Michel - 2002

Préface de **Guy Carlier**

Je n'aime pas les jeux de mots.
Je n'aime pas les virtuoses.
La poésie m'emmerde.
Je n'aime pas les tons sentencieux.
J'adore Vincent Roca.

Pourtant, dans ce que fait Roca, il y a des jeux de mots, de la virtuosité, de la poésie, et il parle comme à la Comédie-Française.
Mais Roca est un alchimiste.
Il prend ces matériaux grossiers, y ajoute un ingrédient secret et bâtit des chefs-d'œuvre.
Ce type est un sorcier. Qu'on le pend !

Oui, Vincent, je te l'avoue, j'ai parfois souhaité qu'on te pend tant je jalouse tes fulgurances, tant j'envie les dimensions de ton talent, un peu comme dans les douches de nos colonies de vacances enfantines, ceux qui étaient dotés d'une petite bite jalousaient celui que Dame Nature avait généreusement pourvu.
Et franchement, Dame Nature a été généreuse avec toi.
Oh, je ne parle pas de sexe, sur ce plan elle fut plutôt chiche, tu le sais bien et tu en souffres beaucoup, mais cela ne nous regarde pas.
Mais elle t'a donné bien plus. Cet ingrédient dont je parlais plus haut et qui change l'or en plomb. Comment ça s'appelle déjà ?...
Voilà... le génie !
Oui, j'ose ce mot tant je connais d'autres auteurs, des talentueux, des doués, des brillants, mais dont je me dis : « Tiens, ça, j'aurais pu le trouver » et qui finissent par me lasser sur la distance.
Toi, Vincent, je t'écoute, je te lis, et je me dis : « Jamais je n'aurais pu trouver ça... »
Alors forcément, comme tu es au-delà de mes limites, j'appelle ça du génie.
Ça m'arrange.
Je n'aime pas les jeux de mots. La fiente de l'esprit comme disait je ne sais plus qui.
Qu'il s'agisse du calembour à la Ruquier ou bien d'un jeu de mot à connotation culturelle, qui fait pousser un « oh » d'admiration au public, façon Eric Neuhoff, je n'y éprouve aucune plaisir.

Vincent Roca ne fait pas de jeux de mots. Il séduit les mots comme on séduit une femme. C'est Casanova, c'est Don Juan. Il aime tant les mots qu'il les lui faut tous. Même les plus laids. Surtout les plus laids. des mots à la con, des pas beaux, des frigides. Des mots que personne ne regarde, qui se sont résignés à ne jamais connaître l'amour, oubliés dans des bréviaires, des notices techniques, des livres de comptabilité. Roca les remarque malgré leurs pauvres oripeaux et commence sa parade nuptiale. Il les sent, fait mine de ne pas les voir, puis revient vers eux, leur tourne autour, puis il les câline, les titille, leur prodigue des caresses buccales qui les font jouir, oh pas un petit plaisir nerveux, clitoridien, non, un orgasme profond, vaginal, définitif, mais ça ne lui suffit pas, il les triture, les tord, les essore, manière de ne pas en laisser perdre une goutte, et ne les laisse fatigués et repus, que lorsqu'il est certain d'avoir épuisé toutes les possibilités.

Après un texte de Roca, on pose le bouquin contre son épaule, on allume une cigarette et on regarde le plafond en faisant des ronds de fumée. Et lorsqu'on sort de sa torpeur, on prend un verre sur la table de nuit en faisant tinter les glaçons.

Vincent Roca n'est pas un virtuose. Un virtuose est bête. Vincent Roca ne paganinise pas les mots, pourtant je le soupçonne de faire régulièrement des gammes, tant il y a de technique maîtrisée dans ses chefs-d'œuvre.

Mais s'il s'entraîne, c'est juste pour être au top intellectuellement, ça n'a rien d'artificiel, c'est pas de la gonflette de cerveau à base de dictionnaires de synonymes, c'est juste un entraînement de fond pour être capable de conclure ses envols par des résolutions qui sont à l'écriture ce que les cadences de Liszt sont à la musique.

Vincent Roca n'est pas un poète. Je parle de la poésie académique, celle qu'on annonce en disant : « Poésie », puis qu'on annonce les mains dans le dos en se dandinant.

Bruno Masure est un poète.

Léo Ferré disait que ceux qui vérifient le nombre de pieds des alexandrins sont des comptables. Que ceux qui cherchent les rimes dans un dictionnaire sont des dactylographes.

Vincent Roca ne compte pas (sûrement, parce qu'il aime) et c'est pour ça que je déteste entendre Stéphane Bern annoncer : « Et voici notre poète national, Vincent Roca. »

Accoler le nom de Roca à l'adjectif *national* ressemble à un blasphème.

Vincent Roca n'est pas sentencieux. Certes, il parle d'un ton étrange, anachronique, quasi gaullien. Avec des pleins et des déliés. Au début, on se dit : « C'est pas moderne », il ne pratique pas l'éllision, il n'utilise pas les mots à la mode, par exemple, il ne dit pas « improbable » comme Pascale Clark, qui ne sait pas trop ce que ça signifie, mais qui trouve que ça sonne bien.

Il ne passe pas son temps à essayer de rattraper les modes de l'écriture comme Yves Simon. Son ton les précède.

Et celui qu'on pensait classique est en fait le plus moderne d'entre nous.

Et puis, surtout, Vincent ose.

Audiard disait : « Les cons, ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît. »

Les bons aussi, ça ose tout, c'est même à ça qu'on reconnaît Vincent Roca.

Alors, amis lecteurs, bon voyage. Vous ne pourrez pas tout lire d'un coup, il vous faudra faire des pauses, reprendre vos esprits, votre souffle, alors dans ces moments de repos, posez ce livre au creux de votre épaule, allumez une cigarette et regardez le plafond en faisant des ronds de fumée.

Guy Carlier